



Whitehead ou une théorie du symbolisme

Angèle Kremer Marietti

Article paru dans le numéro 18 (2009) de la revue *L'Art du Comprendre*

La philosophie de Whitehead obéit-elle à une norme particulière d'explication ou d'interprétation ? Dans quel ordre les travaux du philosophe doivent-ils être approchés, lus, compris ? Il n'y a peut-être pas une telle recette, mais les notions d'horizon et de perspective, qui animent la métaphysique de Whitehead, ont sans doute pour origine les notions mathématiques d'espace vectoriel et/ou projectif. De même, sa critique de la localisation simple et du matérialisme physique dépend probablement de sa conception de l'espace, du lieu, de leur rapport au temps et au procès. On peut le supposer¹.

Avec Bertrand Russell, Whitehead a voulu mettre fin à la dispersion présentée par les mathématiques du fait de leurs riches développements et pour cela leur donner un nouveau fondement, du moins sur ce que les deux philosophes britanniques considéraient comme leur base commune, c'est-à-dire la logique. Les auteurs, s'inspirant du logicisme de Frege², ambitionnaient de transcrire tout raisonnement en langage symbolique³. Mais on sait que cette restructuration par la logicisation n'allait pas de soi pour d'autres mathématiciens comme Poincaré⁴, par exemple, qui s'opposait à cette tendance logiciste, car il ne pensait pas que la déduction

¹ Xavier Verley nous met sur ces voies de liaisons possibles ; voir *La philosophie spéculative de Whitehead*, Ontos Verlag, 2007.

² Auparavant, Frege avait voulu déduire l'arithmétique de la logique. Cf. Gottlob Frege, *Les fondements de l'arithmétique* (1884), trad. Claude Imbert, Paris, Éditions du Seuil, 1969 ; *Grundgesetze der Arithmetik* (1893, 1903), reproduction Olms G., Hildesheim, 1962. Cf. Dedekind, *Was sind und was sollen die Zahlen ?* Braunschweig, 1888.

³ Les symboles groupés en énoncés désignent propositions, classes, propriétés et concepts. Cf. Joseph Dopp, *Logique moderne*, I, Louvain, Éditions de l'Institut Supérieur de Philosophie, 1950, p. 7 : "Le problème à résoudre est énoncé en termes symboliques et résolu par des transformations de formules symboliques".

⁴ Cf. Henri Poincaré, "Des Fondements de la géométrie, à propos d'un livre de M. Russell", *Revue de Métaphysique et de Morale*, 7, 1899, 251-279 ; Compte rendu de Hilbert, *Les fondements de la géométrie*, in *Bulletin des sciences mathématiques*, 2e série, T. 26, 1902, 249-272.

sylogistique garantit jamais la certitude mathématique⁵. Mais Poincaré sous-entendait lui aussi le recours au symbolisme⁶.

Dans cette perspective, les trois volumes des fameux *Principia Mathematica* (1910-1913) s'appuient sur l'implication : l'un des intérêts de cet *opus magnum* écrit avec Russell, était la connexion qu'il inaugurerait avec des recherches sur une nouvelle voie commune au logicisme, à la métaphysique et à l'épistémologie. Les trois chemins empruntés successivement par Whitehead – celui des recherches logiques et mathématiques, celui de la philosophie de la nature, enfin celui de la métaphysique – n'avaient rien de contradictoire car, dès ses débuts mathématiques, Whitehead s'intéressait à la philosophie. En témoigne l'article sur les concepts mathématiques du monde matériel rédigé en 1905⁷, écrit après *A Treatise on Universal Algebra* (1898) qui avait couronné des années de recherches sur les systèmes de raisonnement symbolique. L'article de 1905, qui parut en 1906, est la première critique de Whitehead à l'endroit du matérialisme scientifique, critique qu'il développe alors d'un point de vue strictement logique⁸.

En ce qui concerne le symbolisme, on peut donc constater qu'il préoccupe Whitehead dès l'origine de sa carrière. En fait, ce mathématicien a commencé à s'inquiéter d'un symbolisme propre aux mathématiques du point de vue des formes et des structures : il s'agit naturellement uniquement du symbolisme mathématique ou logique. Dans le texte que nous nous proposons d'analyser et qui réunit les conférences qu'il donna, en 1927, sur le symbolisme⁹, Whitehead anticipait sur le thème d'un chapitre de *Process and Reality* (1929) se référant au « rapport symbolique » qui donne la vision complète de la perception à partir des deux types de perception qu'il discernait – une perception assurant la continuité vitale et émotionnelle, l'autre nous donnant une vision claire et distincte du monde indispensable à la constitution des sciences¹⁰.

⁵ J. J. A. Mooij, *La philosophie des mathématiques de Henri Poincaré*, Paris, Gauthier-Villars, Louvain, E. Nauwelaerts, 1966, p. 56.

⁶ Henri Poincaré, "Le continu mathématique", *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1, 1893, p.40 : « L'esprit a la faculté de créer des symboles, et c'est ainsi qu'il a construit le continu mathématique, qui n'est qu'un système particulier de symboles. Sa puissance n'est limitée que par la nécessité d'éviter toute contradiction ; mais l'esprit n'en use que si l'expérience lui en fournit une raison. »

⁷ A. N. Whitehead, « On Mathematical Concepts of the Material World », *Philosophical Transactions of the Royal Society of London*, Series A, Vol.205, 1906, pp. 465-525.

⁸ Harold Chapman Brown, Reviewed work(s): On Mathematical Concepts of the Material World. by A. N. Whitehead, *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, Vol. 4, No. 2 (Jan. 17, 1907), pp. 50-52.

⁹ Alfred North Whitehead, *Symbolism, its meaning and effect* (1927, 1955), New York, Fordham University Press, 1985. En français, voir *La fonction de la raison et autres essais*, Traduction et préface par Philippe Devaux, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1969 ; voir pp. 17-95 : *Le symbolisme ; sa signification et sa portée*. Ancienne trad. Ph. Devaux, *Le symbolisme, nature et vie*, Paris, Payot, 1929. Nous nous référons à la traduction de Jean-Pierre Depétris : *Le Symbolisme. Sa signification et son action* (1997). Traduit et présenté par Jean-Pierre Depétris. Préface de Maurice Elie, Marseille, octobre 2002, <http://jdepétris.free.fr/Print/symbolisme.pdf>.

¹⁰ Cf. Maurice Elie, « La vie perceptive selon Whitehead », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 2006, vol. 131, n° 1, 7-20.

Comme on le voit, l'attention portée à la perception est centrale et abordée dès le premier chapitre. Empiriste nuancé, Whitehead nous montre que nos expériences sont changeantes et que nos percepts guident la construction de nos concepts. Déjà, dans *The Concept of Nature* (1920), Whitehead affirmait que la pensée de la nature diffère nécessairement de la perception sensorielle de la nature (selon l'un des deux types de perception), sans entraîner la suspicion à l'endroit de la vérité des lois de la nature, qui sont vraies car les concepts scientifiques ne sont pas de simples abstractions, mais de réels facteurs de la nature. Puisque, selon Whitehead, « la nature est ce que nous observons dans la perception à travers les sens »¹¹.

1. Quelles sortes de symbolisme ?

Au premier abord, on peut être surpris du peu de considération que Whitehead semble porter au symbolisme médiéval et, au-delà ou d'une manière plus générale, au symbolisme inscrit dans les civilisations plus anciennes ou dites traditionnelles. Ce peu de considération apparaît explicitement dans les affirmations liminaires de l'ouvrage sur le symbolisme :

Le moindre examen des différentes époques de la civilisation fait apparaître de grandes différences dans leurs attitudes envers le symbolisme. Par exemple, pendant le moyen âge en Europe, le symbolisme semblait dominer les imaginations. L'architecture était symbolique, le cérémonial était symbolique, l'héraldique était symbolique. Avec la Réforme, une réaction s'instaura. On essaya de se passer des symboles comme « billesées, inventées en vain », et l'on se concentra sur l'appréhension directe des faits ultimes.¹²

S'il y eut un réel retrait par rapport au mode symbolique qui s'était ouvertement manifesté avec la civilisation médiévale, il n'en faut pas moins observer que le symbolisme continua largement à exercer son emprise au-delà de la Réforme, très certainement dans les domaines politiques et religieux où il s'exerce d'ailleurs depuis toujours avec la plus grande efficacité même actuellement, certes selon les modalités différentes du politique et du religieux et aussi selon les différents états d'esprit dus à l'Histoire. Pour une étude objective du symbolisme qu'entreprend ici Whitehead, il demeure que les différentes sortes observables de symbolisme ont leur signification commune, outre leurs significations propres. Tel est l'objet de l'ensemble de ces conférences réorganisées en chapitres.

En l'occurrence, ce sur quoi Whitehead veut insister, dès les premières pages, c'est sur le symbolisme du langage et, en particulier, sur celui du langage mathématique. D'emblée, il conçoit donc, initié dans les civilisations primitives et fondé sur les sentiments et sur les images, un symbolisme culturel –

¹¹ « Nature is that which we observe in perception through the senses », voir le premier chapitre de *The Concept of Nature*, Project Gutenberg's *The Concept of Nature*, by Alfred North Whitehead, *The Concept of Nature*, The Tamer Lectures Delivered in Trinity College, November 1919, July 16, 2006 [EBook #18835].

¹² <http://jdepétris.free.fr/Print/symbolisme.pdf> Trad. Depétris, op.cit., p.17.

correspondant à la logique des sentiments et à la logique des images, relevées, de son côté, par Auguste Comte¹³ – distingué d'un symbolisme intellectuel fondé sur les signes – correspondant à la logique des signes d'Auguste Comte¹⁴. Sur le premier symbolisme inhérent, certes dans la plus grande diversité, à toutes les civilisations, Whitehead revient dans le dernier chapitre pour constater que les deux types de symbolisme fonctionnent par le moyen d'un transfert symbolique. Toutefois, il remarque que la sagesse des nations exige, après avoir tenté de maintenir l'ancien code symbolique, de le réviser au mieux. Ces observations sur le symbolisme des sociétés rejoignent implicitement, sur un autre registre, d'autres conseils éventuels d'ordre purement politique dans la perspective de réformes indispensables à la survie d'un État. Bref, avec l'alternative : se réformer ou mourir :

*L'art des sociétés libres consiste d'abord à maintenir le code symbolique ; et deuxièmement à ne pas craindre de le réviser pour assurer que le code serve ces buts qui satisfont à une raison éclairée. Les sociétés qui ne peuvent associer la vénération de leurs symboles à la liberté de révision doivent finir par régresser soit dans l'anarchie, soit dans la lente atrophie d'une vie étouffée par des fantômes inutiles.*¹⁵

Revenons à la première déclaration, du moins à sa conséquence dans le second paragraphe du premier chapitre, qui s'impose ici comme une conclusion sur le symbolisme culturel aux modalités variées des premières civilisations qui furent celles des différentes sociétés du passé de l'humanité : pour Whitehead, le symbolisme culturel des sociétés relève d'un comportement naturel en même temps qu'artificiel, naturel en ce sens que toutes les sociétés y ont recours nécessairement, néanmoins artificiel pour le système des modalités particulières qu'elles adoptèrent, s'avérant en fait être soluble avec l'évolution historique de cette société :

*Mais un tel symbolisme est en marge de la vie. Il a dans sa constitution un élément inessentiel. Le seul fait qu'il puisse être acquis dans une époque et abandonné dans une autre témoigne de sa nature superficielle.*¹⁶

Cependant, une autre conclusion apparaît déjà, à savoir : la vie impliquant la force dont elle dispose a raison des formes culturelles adoptées pourtant naturellement par les sociétés humaines. Toutefois, à côté de ces formations durables en même temps que possiblement éphémères, Whitehead distingue, à meilleur escient pour ainsi dire, le symbolisme des différentes langues parlées et écrites par tous les humains, y compris les langages écrits des logiques et des mathématiques. Pour lui, il n'y a pas de doute : « la langue et l'algèbre semblent témoigner de types plus fondamentaux du symbolisme que les cathédrales de l'Europe médiévale »¹⁷.

¹³ Cf. Angèle Kremer Marietti, *Le kaléidoscope épistémologique d'Auguste Comte. Sentiments Images Signes*, Paris, L'Harmattan, 2008.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ *Le Symbolisme*. Trad. Depétris, op.cit., p.76.

¹⁶ Trad. Depétris, op.cit., p.17.

¹⁷ Trad. Depétris, op.cit., p.18.

Comme nous l'avons déjà suggéré, deux notions telles que les notions de symbolisme et de perception vont se trouver croisées et combinées par Whitehead : deux types de perception et deux types de symbolisme sont à retenir. Entre les deux types de symbolisme, il en est un, plus facile : « Le symbolisme qui va de la présentation sensible aux corps physiques est le plus naturel et le plus largement répandu de tous les modes symboliques »¹⁸. Ainsi, selon ce symbolisme le plus répandu aussi bien chez l'humain que chez l'animal, des perceptions sensibles servent de symboles ou de signaux pour déclencher des comportements relativement adéquats. Le fonctionnement symbolique allant de la représentation sensible aux corps physiques, Whitehead l'appelle « reconnaissance directe ».

Si, pour cet empiriste qu'est Whitehead, rien ne vaut l'expérience directe, toutefois la connaissance se développe néanmoins à travers l'usage de symboles, qui peut être toutefois une source d'erreurs. Autre chose que la reconnaissance directe est la « référence symbolique », en fait fondamentale, et aux enchaînements de laquelle Whitehead pense que tout symbolisme humain doit être ramené : « enchaînements qui en dernière instance raccordent les percepts dans des modes alternatifs de reconnaissance directe »¹⁹ : la référence symbolique étant « le fonctionnement organique par lequel il y a transition du symbole à la signification »²⁰. D'où, la définition formelle du symbolisme :

*...l'esprit humain fonctionne symboliquement quand des éléments de son expérience font surgir la conscience, les croyances, les émotions et les usages, en relation avec d'autres éléments de son expérience.*²¹

De toute façon, l'esprit tel qu'il a été compris jusque-là par les philosophes n'est plus en cause. Comme l'exprimait déjà Whitehead en 1925, « Dans l'ensemble, la philosophie a mis l'accent sur *l'esprit*, et a donc perdu le contact avec la science durant ces deux derniers siècles. »²² La référence symbolique est établie sur un fondement commun aux deux natures du symbole et de la signification²³. C'est ni plus ni moins que le « sujet percevant » qui produit une activité qui est sa propre expérience, d'où l'idée d'auto-production, puisque la perception est « une relation interne entre lui-même et les choses perçues »²⁴. C'est uniquement la référence symbolique qui va du symbole à la signification, mais rien n'est prédestiné à n'être que symbole ou que signification : cette constatation fonde épistémologiquement un réalisme radical. Il peut, en effet, y avoir double référence symbolique : « dans l'usage de la langue il y a une double référence symbolique : des choses aux mots de la part de celui qui parle, et des mots aux

¹⁸ Trad. Depétris, op.cit., p.19.

¹⁹ Trad. Depétris, op.cit., p.20.

²⁰ Trad. Depétris, op.cit., p.21.

²¹ Ibid.

²² *La science et le monde moderne moderne* (Payot, 1930), p. 223, tr. fr. Paul Couturiau, Edition du Rocher, 1994.

²³ Trad. Depétris, op.cit., p.22.

²⁴ Ibid.

choses de la part de celui qui écoute »²⁵. Tout se ramène ici à l'*acte d'expérience* proprement dit.

Or, dans le domaine de l'acte d'expérience, le recours à la dualité possible de nos perceptions est évoquée par Whitehead : soit une perception sous la forme de la « présentation immédiate », soit une perception sous celle de la « causalité efficiente ». La perception, quelle qu'elle soit, est, pour Whitehead, une opération d'objectivation :

*Des deux modes distincts de perception, l'un « objective » les choses actuelles sous la forme de l'immédiateté de présentation, et l'autre, dont je n'ai pas encore parlé, les « objective » sous la forme de la causalité efficiente.*²⁶

La perception sensible donne une immédiateté de présentation et nous fait accéder au monde contemporain, c'est-à-dire à notre expérience la plus proche à travers les qualités mettant en relation directe le sujet percevant et les choses perçues. Les qualités telles que les couleurs, les sons, les goûts ne sont pas isolables autrement que par abstraction de leur implication dans le schème de la relation spatiale entretenue entre les choses perçues et le sujet percevant : « tant que les choses contemporaines sont liées par la seule immédiateté de présentation, elles interviennent en complète indépendance, à l'exception de leurs relations spatiales dans l'instant »²⁷. Pour Whitehead, ces choses pour ainsi dire actuelles sont en même temps « *objectivement* dans notre expérience »²⁸ ; ce qui veut dire que l'objectivation n'est pas seulement mentale. C'est l'activité d'une chose qui fait qu'elle est quelque chose. C'est pourquoi Whitehead appelle sa doctrine « la doctrine d'une expérience directe du monde extérieur »²⁹.

2. Critique de la notion de causalité efficiente proposée par Hume et Kant

Ainsi que nous l'avons comprise, la thèse de Whitehead est que le symbolisme humain en général dépend de la diversité d'information procurée par deux types de perception sur le monde extérieur. Ces deux perceptions bénéficient d'une interaction symbolique entre elles. De part et d'autre, il s'agit de deux schèmes de présentation ayant en commun des éléments structurels qui permettent de les identifier comme schèmes de présentation d'un même monde, certes avec des ruptures dans la détermination des correspondances entre les deux morphologies.

La référence symbolique conduit à un transfert d'émotion, d'intention et de croyance, dont la justification ne peut être cherchée que dans un recours pragmatique au futur. Nous avons alors le mode de perception correspondant à une « immédiateté de présentation », tandis que l'autre approche correspond à une « causalité efficiente ». Cette dernière a déjà été traitée par des philosophes tels

²⁵ Trad. Depétris, op.cit., p.24.

²⁶ Trad. Depétris, op.cit., p.28.

²⁷ Trad. Depétris, op.cit., p.33.

²⁸ Ibid.

²⁹ Trad. Depétris, op.cit., p.35.

que Hume et Kant dont Whitehead critique les observations et les conclusions faites à son sujet, bien qu'elles fussent essentiellement différentes entre elles.

Hume définit comme « perception » (et non raisonnement) ce qui « rend présents aux sens les objets et les relations qui les unissent »³⁰. Cette interprétation est insupportable à Whitehead du fait de l'idée de « rendre présents aux sens », c'est-à-dire de figurer l'esprit dans une passivité, que Whitehead refuse étant donné sa doctrine de l'expérience directe du monde extérieur, autrement dit de l'activité et même de l'auto-productivité du sujet percevant, comme nous l'avons vu. Pour Whitehead, l'idée de « l'esprit » qualifié de miroir passif est impossible, puisqu'il ne peut admettre aucune « bifurcation » de la nature, ainsi qu'il l'avait déjà déclaré dans *The Concept of Nature*, entre une nature qualitative (perçue) et une nature mathématisée (conçue). Dans le premier chapitre de cet ouvrage, Whitehead précisait : « Dans cette perception sensible nous sommes éveillés à quelque chose qui n'est pas pensé et qui est réservé pour la pensée »³¹. À l'époque des conférences sur le symbolisme, Russell, dans *The Analysis of Matter* (1927) pense avec lui qu'il est difficile d'avancer que le monde sensible puisse informer sur le monde physique.

Certes, il existe une difficulté à comprendre cette perception sensible qui n'est pas de la pensée tout en impliquant de la pensée ; on peut se demander, « si elle implique de la pensée, quelle sorte de pensée elle implique nécessairement »³². Dans le chapitre premier du livre sur le symbolisme, Whitehead a exprimé ce qu'il entend par « actes mentaux » : ce sont les « actes d'expérience incluant des concepts en plus des percepts »³³. Donc il n'est pas question de considérer la passivité de l'esprit, puisqu'il refuse toute velléité de « tracer de véritable ligne de partage entre constitution physique et constitution mentale de l'expérience »³⁴. De plus, pour Whitehead, il est clair que toute connaissance consciente relève uniquement de l'intervention de l'esprit sous forme d'analyse conceptuelle.

D'autres allusions aux textes de Hume (sur la substance, le corps, le temps) conduisent Whitehead à formuler une proposition fondamentale d'un système selon lequel les données qui composent l'expérience sont à réserver dans une analyse de la potentialité naturelle. En tout cas, ce n'est pas la prédication des qualités qui détermine le caractère substantiel des choses actuelles. C'est pourquoi, d'après ce point de vue, Hume peut être considéré comme se dérochant à une vérification par l'évidence selon le simple bon sens :

³⁰ *A Treatise of Human Nature: Being an Attempt to introduce the experimental Method of Reasoning into Moral Subjects* (1739-1740), Part III, Section II.

³¹ « In this sense-perception we are aware of something which is not thought and which is self-contained for thought. » voir encore le premier chapitre de *The Concept of Nature*, Project Gutenberg's *The Concept of Nature*, by Alfred North Whitehead, *The Concept of Nature*, The Tarnier Lectures Delivered in Trinity College, November 1919, July 16, 2006 [EBook #18835].

³² Op.cit., même chapitre : « But sense-perception has in it an element which is not thought. It is a difficult psychological question whether sense-perception involves thought; and if it does involve thought, what is the kind of thought which it necessarily involves. »

³³ *Le Symbolisme*. Trad. Depétris, op.cit., p.30.

³⁴ Ibid.

Ainsi le présent immédiat doit se conformer à ce que le passé est pour lui, et le simple intervalle de temps est une abstraction à partir de la relation plus concrète de « conformation ». Le caractère « substantiel » des choses actuelles n'est pas principalement concerné par la prédication des qualités.³⁵

Si l'on passe maintenant à l'école de Kant, lui-même critique de Hume, on aboutit donc à la position opposée de celle de Hume, et qui fait que les idéalistes transcendants admettent que la causalité efficiente soit effectivement un facteur opérant dans le monde phénoménal, mais toutefois sans appartenir aux data de la perception. Ils s'agit là, pour Whitehead, indirectement d'une conception du temps comme succession pure : « Cette doctrine kantienne accepte la présupposition naïve de Hume de la 'simple occurrence' pour les seuls data. Je l'ai appelée ailleurs l'hypothèse de 'localisation simple' en l'appliquant à l'espace aussi bien qu'au temps »³⁶. Car, pour Whitehead, la perception directe n'a pas la vertu de nous faire connaître les faits particuliers : ceux-ci obéissent à des principes universels. Toute chose actuelle dans l'univers entraîne pour l'univers une obligation de se conformer à l'universalité de la relativité à l'origine de l'universalité de la vérité. Aussi Whitehead résume-t-il ses critiques vis-à-vis de Hume et de Kant dont il unifie les positions comme suit :

Les disciples de Hume et les disciples de Kant ont certes leurs objections diverses, quoique alliées, à la notion de toute perception directe de la causalité efficiente, dans le sens où la perception directe est antérieure à sa pensée. Les deux Écoles trouvent que la « causalité efficiente » est une introduction, dans les data, d'une façon de penser ou de juger à propos des data. L'une de ces Écoles l'appelle une habitude de penser ; l'autre l'appelle une catégorie de la pensée. Aussi pour eux les simples data sont les purs sense-data.³⁷

Ce dépassement difficile et original à la fois de Hume et de Kant ne peut se comprendre sans devoir anticiper sur ce qui va apparaître plus explicitement dans le chapitre V de *Process and Reality* (1929). En effet, réductible ni à une idée ni à une habitude, la causalité efficiente est, pour Whitehead, un concept, non pas une simple notion subjective (ni habitude ni catégorie), puisqu'elle relève de l'engendrement du monde impliqué dans le schème cosmologique, qui est essentiellement une réalité en devenir. Cette causalité efficiente est, en outre, doublée d'une causalité mentale, comme toutes les choses du monde ont en elles une face mentale et sont des centres de puissance³⁸. D'ailleurs, dans *The Function of Reason* (1929)³⁹, Whitehead nous apprend que l'univers est « construit uniquement en termes de causalité efficiente d'interconnexions purement physiques »⁴⁰. Nous y découvrons, entre autres, confirmée l'idée que « chaque

³⁵ Trad. Depéris, op.cit., p.40.

³⁶ Ibid.

³⁷ Trad. Depéris, op.cit., p.43.

³⁸ Cf Platon, *Sophiste*, 247 e.

³⁹ *La fonction de la raison*, traduit par Mme Evelyn Griffin, in Alfred N. Whitehead, *La fonction de la raison et autres essais*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, pp. 97-165.

⁴⁰ Op.cit. p.117.

occasion d'expérience a deux pôles. C'est une expérience mentale intégrée dans une expérience physique »⁴¹.

L'analyse du présent ne limite pas notre conscience : « la théorie de la relativité universelle des choses individuelles actuelles amène la distinction entre l'instant présent de l'expérience, qui est l'unique datum pour l'analyse consciente, et la perception du monde contemporain, qui est le seul facteur dans ce datum »⁴². Ces deux éléments, l'instant présent de l'expérience et la perception du monde contemporain, sont en harmonie dans un monde en devenir. La succession des événements perçus dans les actes d'expérience n'est pas une pure succession, c'est une dérivation : « la dérivation d'état à état, dont le dernier montre de la conformité avec les précédents »⁴³. Compris concrètement, le temps est « la conformation d'état à état, du dernier au premier »⁴⁴ ; et compris abstraitement comme succession pure, c'est « une abstraction de la relation irréversible des passés établis au présent dérivé »⁴⁵.

L'action de référence symbolique, qui se trouve impliquée dans la conception de Whitehead, joue à l'intersection des deux modes de perception, puisque les deux percepts interfèrent nécessairement. Ce qui veut dire qu'un percept de la présentation immédiate avec un percept de la causalité efficiente, l'un et l'autre peuvent ensemble partager deux éléments déjà dotés d'une communauté de structure. Whitehead désigne ces éléments : ce sont les *sense-data* et la localisation (*localicity*). En somme, Whitehead refuse ce que pratiquent Hume et Kant : une explication utilisant la pensée portant sur des *sense-data* immédiats dans la finalité de saisir la causalité efficiente⁴⁶, et faisant de celle-ci « une façon de penser les *sense-data*, donnés dans la présentation immédiate »⁴⁷. Dès lors, est absolument éliminée pour Whitehead l'idée de considérer la causalité efficiente comme relevant de l'expérience.

Ce que Whitehead veut mettre en valeur, c'est « le contraste entre le vide relatif de l'immédiateté de présentation et la signification profonde révélée par la causalité efficiente » qui « est à la racine du pathos qui hante le monde »⁴⁸. Certes, l'intensité de l'émotion, peut incliner à confondre les deux modes de perception. Whitehead analyse alors toutes les possibilités de réactions émotives et passionnelles. Il distingue les *sense-data* et la localisation, les premiers donnés par l'immédiateté de la présentation et la seconde par le renvoi au lieu commun du système spatio-temporel : « toute observation, scientifique ou vulgaire, consiste à déterminer la relation spatiale des organes corporels de l'observateur à la localisation des *sense-data* 'projetés' »⁴⁹. Ainsi, les symboles ne créent pas leur signification mais la découvrent pour nous. Si nous considérons les deux sortes de

⁴¹ Op.cit. p.122.

⁴² *Le Symbolisme*. Trad. Depétris, op.cit., p.48.

⁴³ Trad. Depétris, op.cit., p.40.

⁴⁴ Ibid.

⁴⁵ Ibid.

⁴⁶ Trad. Depétris, op.cit., p.43.

⁴⁷ Ibid.

⁴⁸ Trad. Depétris, op.cit., p.48.

⁴⁹ Trad. Depétris, op.cit., p.54.

liens discernables : ceux de causalité efficiente interviennent sans nous ; les liens de l'immédiateté de présentation proviennent de nous, de notre propre intérieur. Même si les *sense-data* émanent de la perception active, nous nous conformons cependant à la causalité efficiente⁵⁰.

Concluant les deux premiers chapitres, Whitehead attire l'attention sur le fait que le symbolisme est essentiel « dans la façon dont tous les organismes supérieurs conduisent leur vie »⁵¹, mais qu'il peut être à la fois « cause de progrès et cause d'erreur »⁵². En quoi le symbolisme est efficace autant dans le développement que dans la décadence des sociétés, tel sera le thème du troisième chapitre.

3. Rôle et fonctions du symbolisme

Pour Whitehead, attraction et répulsion caractérisent normalement l'attitude observée à l'endroit du symbolisme des civilisations. Confirmant le discrédit accablant éventuellement ce type de symbolisme, Whitehead va même jusqu'à évoquer une attitude ironique qu'il remarque affichée à son égard. Aussi évoque-t-il les « accessoires symboliques »⁵³, que pour sa part il méprise : on comprend que ces « accessoires symboliques » soient, pour certains d'entre eux, assimilables à des accessoires que nous dirions fétichiques. D'où la distance et l'ironie éventuelles à l'égard du symbolisme propre aux civilisations. Mais Whitehead leur reconnaît une fonction nécessaire dans la vie de société. On peut dire, en suivant Whitehead, que politiquement les « vieux symboles » doivent avec le temps soit se modifier soit disparaître comme périmés : « L'art des sociétés libres consiste d'abord à maintenir le code symbolique ; et deuxièmement à ne pas craindre de le réviser pour assurer que le code serve ces buts qui satisfont à une raison éclairée. »⁵⁴

La première question qui se pose à propos des objets du symbolisme concerne leur signification. Même si le sens est explicite, il advient qu'il peut évoluer et concerner des objets non encore élucidés. De toute façon, n'étant pas le résultat d'un processus naturel, la signification part de l'expérience et n'est autre que la mise en relation des deux modes de la perception : elle dépend de la libre décision du sujet qui décide relativement à sa mémoire et à son expérience. Du fait qu'elle est pressentie, l'entité privilégiée à partir de l'expérience, dépend du mode de perception venant du corps ou de l'autre mode, venant de la représentation. Puisque sentir est nécessairement lié au rapport à la mémoire et au passé, le mode naturel de toute expérience implique le caractère primitif de la causalité efficiente.

Et une autre question intervient quant à l'utilité des objets du symbolisme. À quoi servent les objets symboliques relativement aux sociétés dans lesquelles ils jouent un rôle certain ? Ces codes, règles de conduite et canons permettent une double subordination indispensable : celle des individus à la communauté et celle de la

⁵⁰ Trad. Depétris, op.cit., p.56.

⁵¹ Ibid.

⁵² Trad. Depétris, op.cit., p.57.

⁵³ Trad. Depétris, op.cit., p.58.

⁵⁴ Trad. Depétris, op.cit., p.76.

communauté aux individus. Ce sont « des tentatives pour imposer une action systématique qui dans l'ensemble renforcera toutes les interconnexions symboliques favorables »⁵⁵. Partant des unités géographiques, conditions de nombreuses sociétés animales et humaines, Whitehead nous fait considérer qu'aux formes de protection, instinctives à l'origine, ont dû effectivement succéder des formes artificielles :

*...des formes compliquées et variables d'expression symbolique ont été introduites pour les diverses fins de la vie sociale. La réponse au symbole est presque automatique mais pas entièrement ; la référence à la signification est là, pour faire un support émotionnel supplémentaire, ou pour renforcer la pensée critique. Mais la référence n'est pas assez claire pour être impérative.*⁵⁶

D'une manière générale, aux accessoires symboliques Whitehead préfère la langue, les mots, les lettres, les chiffres et tous les signes mathématiques. Mais il attribue à la langue un pouvoir tout particulier dans la vie de la société. Avant même d'exprimer des idées abstraites, la langue a d'abord une importante fonction sur la vie de la nation :

*Outre la simple indication de sens, les mots et les locutions comportent une capacité de suggestion et une force émotionnelle. Cette fonction de la langue dépend de la façon dont elle a été utilisée, de la familiarité relative des expressions particulières, et de l'histoire des émotions associées à leur signification puis transférées aux expressions elles-mêmes.*⁵⁷

La langue a le pouvoir de lier par les émotions communes qu'elle exprime les individus d'une nation ; grâce à elle se manifestent autant la liberté de pensée que la critique individuelle en accentuant le rapport à l'histoire qu'elle maintient et entretient. Le rapport à l'histoire particulière d'une nation se vérifie au point que deux nations différentes et parlant la même langue, ayant donc une communauté de lexique et de syntaxe, auront cependant des différences notables dans les sentiments et les pensées : « Ce qui est familier dans une nation sera curieux pour l'autre ; ce qui est chargé d'associations intimes pour l'une est relativement vide pour l'autre »⁵⁸. Les forces instinctives empruntent la voie des expressions symboliques. L'avantage certain de l'expression symbolique est de préserver la société en joignant l'émotion à l'instinct et en permettant de mieux circonscrire l'instinct ainsi exprimé⁵⁹. Pour résumer, au lieu de la force de l'instinct, qui risque de supprimer l'individualité, l'efficacité des symboles renforce la société autant des points de vue publics qu'individuels⁶⁰. La double signification du symbolisme social est soulignée par Whitehead : d'une part, la prescription des directives d'actions aux individus ; d'autre part, la désignation des raisons à caractère émotionnel propres à organiser une foule en une communauté paisible⁶¹.

⁵⁵ Trad. Depétris, op.cit., p.75.

⁵⁶ Trad. Depétris, op.cit., p.61-62.

⁵⁷ Trad. Depétris, op.cit., p.62.

⁵⁸ Ibid.

⁵⁹ Trad. Depétris, op.cit., p.64.

⁶⁰ Trad. Depétris, op.cit., p.62.

⁶¹ Trad. Depétris, op.cit., p.67.

Sur cette théorie du symbolisme social, Whitehead observe⁶² qu'une fois que le symbolisme collectif a été détruit par une révolution, la société qui en est le terrain n'échappe pas à un régime de terreur. Inversement, les sociétés qui échappent à la terreur sont celles qui ont conservé intacte l'efficace symbolique fondamentale qui est la leur ; et il cite les révolutions anglaise et américaine : certes, ce ne fut pas le cas de la Révolution française.

Pour revenir à la doctrine fondamentale de Whitehead concernant les modes de perception et les modes de symbolisme auxquels il les voit combinés, une présentation sensible du monde contemporain est donc liée au mode de perception de l'immédiateté de présentation, et cette présentation sensible a pour effet de renforcer du point de vue symbolique une analyse, par éléments et localisations, de la perception globale de la causalité efficiente⁶³. Par conséquent, l'action conditionnée par l'analyse du mode de perception de la causalité efficiente est aussi l'action conditionnée symboliquement ; et cela, à partir du mode de perception de l'immédiateté de présentation⁶⁴. La pensée favorise ce type d'action, parce qu'elle utilise des symboles étant donné leur signification ; mais une analyse fautive de la causalité efficiente peut fausser l'action qui lui est conséquente.

La confluence de plusieurs composantes détermine une expérience unique dont l'un des exemples est le transfert symbolique. Les composantes de cette unité communiquent entre elles et également interrégissent entre elles selon un schème potentiel de relation. L'acte d'expérience correspond à la transformation de cette potentialité de relation en une unité réelle ; transformation qui fait apparaître inhibitions, excitations, concentrations de l'attention, expressions émotionnelles, buts, ou autres éléments de l'expérience, tous éléments de l'acte d'expérience, autrement dit « ce à quoi aboutit un organisme complexe, dans son caractère à être une chose »⁶⁵.

Conclusion

La perception, aboutissement d'un procès de la nature, est au cœur des conférences que Whitehead a consacrées au symbolisme. Bien qu'elle soit généralement le point de départ de la connaissance dans la tradition empiriste, la perception joue aussi un rôle incontournable dans la perspective kantienne, puisque « toutes nos connaissances ne commencent qu'avec l'expérience », selon les premières lignes de l'Introduction de la *Critique de la raison pure*. Or, ces traditions pourtant différentes ont en commun de séparer des éléments que Whitehead reconnaît pour être combinés, à savoir l'immédiateté dans l'ordre de présentation sensible et la causalité efficiente. Cette dernière est comprise comme habitude par les empiristes et comme catégorie de la pensée par les transcendantalistes et elle n'est ni l'une ni l'autre pour Whitehead. En fait, comme

⁶² Trad. Depétris, op.cit., p.68.

⁶³ Trad. Depétris, op.cit., p.70.

⁶⁴ Trad. Depétris, op.cit., p.70-71.

⁶⁵ Trad. Depétris, op.cit., p.75.

l'a fort bien souligné Xavier Verley dans son Introduction⁶⁶, chez Whitehead, «... les champs d'investigation partent du sentir sans lequel il n'y aurait pas de donné et, sans se poser de question de droit, sa philosophe suit l'avancée créatrice de ce qui se donne (et non de ce qui *apparaît*) dans l'expérience ».

Les deux modes de perception, qui sont conjugués par Whitehead, posent en fait les conditions de toute observation et surtout permettent de déterminer la relation causale des organes corporels de l'observateur sur le lieu des sense-data, qui sont donc alors des symboles ou, si l'on veut, des substituts des autres conditions. Dans le mode de la causalité efficiente, la perception n'est pas sensorielle mais un sentiment primitif direct du monde. Dans le mode de l'immédiateté dans l'ordre de présentation sensible, la perception est semblable aux sense-data et dérivée par rapport à la causalité efficiente. La perception sensible est finalement la combinaison de la causalité efficiente et de l'immédiateté de présentation sensible et peut être considérée comme présentation dans le mode de la référence symbolique.

Depuis Platon, les philosophes ont pensé que les « idées » émanaient de l'action de voir (*eidein*); mais, avec Whitehead, notre corps vivant tout entier fait partie du monde actuel et participe à la causalité efficiente de tout l'univers. Cette participation du corps vivant ou du sujet percevant avec le perçu se retrouvera chez Maurice Merleau-Ponty⁶⁷; mais celui-ci se référera à une intentionnalité inconsciente et laissera de côté l'idée de causalité avec la perspective scientifique qu'elle peut impliquer. Avec Whitehead, la référence symbolique qu'il a soulignée comporte une valeur inestimable : grâce à elle, naissent à la conscience croyances, émotions et usages, d'ailleurs toujours en relation avec d'autres éléments de l'expérience. Certes, il faut compter chaque fois avec un risque d'erreur dans la synthèse propre à l'esprit humain.

⁶⁶ Xavier Verley, *La philosophie spéculative de Whitehead*,
<http://www.science-digital.com/Ontos/samples/O-Verley-Whitehead-S.pdf>.

⁶⁷ Voir Angèle Kremer-Marietti, « La perception comme base épistémologique dans la perspective phénoménologique de Maurice Merleau-Ponty », Colloque Merleau-Ponty, Tunis, Avril 2009.